

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jules TISSIERES

Le dernier des Burgraves

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1899, tome 1, p. 51-55

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

LE DERNIER DES BURGRAVES

Perché comme un nid de gerfauts sur le faîte d'une roche abrupte, au pied de laquelle le Danube naissant brise avec fracas sur les galets ses flots grondants déjà,

le château du dernier des Burgraves élance fièrement vers le ciel ses tours et ses donjons crénelés qui narquent dans la rage l'empereur Barberousse.

Depuis deux ans, Manfred, l'homme d'honneur, l'homme qui ne se vend point, le fier vieillard qui a refusé de s'associer aux déprédations iniques du persécuteur de l'Eglise, abrité derrière ses épaisses murailles a bravé, avec ses héroïques défenseurs, les efforts du tyran. Oui, pendant deux ans, les balistes et les catapultes ont vomé contre le vieux castel les cailloux et les traits enflammés, les béliers ont battu de leur tête de fer ces antiques remparts: tous les efforts ont été vains. Aujourd'hui cependant, tout espoir est perdu; la résistance ne peut être prolongée; abattus par les privations et les fatigues, les défenseurs sont à bout de forces; leur nombre est bien réduit; les vivres sont épuisés: le moment est donc venu de mourir ou de se rendre. — Dans cette extrémité, Manfred réunit ses hommes d'armes dans la grande salle du château. —

— Il faisait nuit. Ils entrèrent un à un: vieux soldats à face blême couverte de balafres, visages amaigris aux grands sourcils arqués, aux immenses moustaches noires, soudards portant la longue rapière au côté et le poignard effilé à la ceinture.

La salle était très vaste, très haute; quelques tisons pétillaient dans un coin sous la gigantesque cheminée; les torches apportées par les soldats éclairèrent de leur lueur fumeuse et vacillante les objets ornant la salle: antiques bahuts en bois de chêne sculpté; vieilles coupes d'étain dans lesquelles le chevalier buvait à la santé de son hôte l'enivrante liqueur des bords du Rhin; hallebardes groupées en faisceau; cuirasses et cottes de mailles gisant à terre. — Des tableaux ornés de

médailles et de décorations couvraient les murs : les ancêtres de Manfred y étaient représentés.

Les défenseurs du castel étaient au complet ; ils se comptèrent ; ils étaient douze.

Pas un mot ne fut prononcé. Chacun se détourna pour ne pas laisser voir sur son visage l'abattement et le désespoir auxquels son âme était en proie.

Enfin la porte s'ouvrit ; un grand vieillard parut sur le seuil : C'était Manfred. Il jeta sur les restes de sa garnison un regard empreint d'une douleur infinie ; puis, les bras croisés sur sa large poitrine, la tête inclinée vers la terre, il marcha lentement vers un des coins de la salle : là se trouvait un vieux drapeau adossé au mur.

Le Burgrave le saisit avec transport dans ses bras, le déploya ; les douze firent cercle autour de leur seigneur, tête nue, silencieux. Manfred resta là quelques instants, absorbé dans une muette contemplation : sur le drapeau se voyaient les armes de son antique famille : Un vautour, transpercé de la flèche du chasseur, emportait dans son vol vers les forêts le trait qui l'avait blessé, et s'en allait mourir, toujours fier et toujours libre, sur un rocher inaccessible aux pas humains. Au-dessous, on lisait ces mots, brodés en lettres d'or :

« HONNEUR ET LIBERTÉ. »

Manfred pressa encore une fois contre son cœur l'emblème sacré et le baisa. Il fit ensuite quelques pas dans la salle ; il se trouvait vis-à-vis des tableaux de ses ancêtres : Il s'arrêta et longtemps interrogea du regard, les unes après les autres, les figures mâles et austères de ces hommes dont la vie se résumait dans les deux mots de leur devise : « HONNEUR ET LIBERTÉ. »

Puis il alla s'agenouiller aux pieds d'un grand crucifix de fer, et réfléchit, la tête dans ses mains. —

Quand le Burgrave se releva, on vit que l'orage qui bouillonnait en lui était apaisé; calme, résigné, il gravit l'estrade située à l'un des bouts de la salle, et dit :

« Mes amis ! Vous avez bien combattu ! Merci ! Merci de la confiance et de l'attachement que vous m'avez témoignés, merci de la valeur et de la fidélité dont vous avez fait preuve, pendant les deux ans que nous avons passés côte à côte, à défendre nos libertés menacées.

A vous la reconnaissance de Manfred le Burgrave, pour vous ses dernières pensées !

Compagnons, vous le voyez, la lutte est consommée. Le nombre a triomphé de la bravoure, nous sommes vaincus. L'ennemi est cent fois plus nombreux que nous ; nous n'avons de vivres que pour deux jours. Tout espoir est bien perdu !

Vous n'avez donc qu'à vous rendre, à vous en remettre à la loyauté de votre ennemi pour conserver à la patrie des existences qui rendront de grands services encore à la cause du droit et de la liberté.

Quant à moi, je veux mourir dans le château où je suis né, libre comme je suis né, sous l'œil de mes ancêtres. Je ne puis vous suivre, car, voyez-vous, le vieil aigle qui a passé ses jours à errer sur les sommets, à planer dans l'éther limpide et bleu ne saurait vivre dans la cage obscure qui brise l'essor de ses grandes ailes !

Mes fidèles amis, vous allez donc vous séparer de votre vieux maître; emportez ses meilleurs souvenirs, avec le gage de son amitié et de sa reconnaissance, et, quand vous vous prosternerez au pied des autels pour prier le Dieu de toute miséricorde, vous donnerez une pensée à l'ombre de Manfred le Burgrave! »

Manfred avait prononcé ces derniers mots sur un ton très bas; on sentait des larmes dans sa voix.

L'émotion était à son comble chez les douze serviteurs auxquels le vieillard adressait ce touchant adieu. L'un d'eux prit la parole au nom de tous et dit :

« Maître, vous nous avez promis de partager avec vous les périls du siège ; nous vous avons défendu comme le fils défend son père ; séparés de vous, l'existence ne nous serait qu'un poids insupportable ; donnez-nous comme consolation dernière la joie de mourir à vos côtés! »

A suivre.

FIAM.